

Michel Le Belhomme

à propos de Cahier de doléances (extrait des Chiens de fusil)

écrit pour DerGrief magazine,

Paris, mai 2014

Parades

Des conventions photographique, Léa Habourdin n'en a cure, ses séries mélangent noir et blanc et couleurs, son réalisme épouse les courbes d'une promiscuité trouble et de la proximité convulsive. Son travail se rapproche d'une démarche presque encyclopédique, son musée d'histoires si naturelles est de l'ordre de la fragmentation et de l'âpreté.

Léa Habourdin, observe, décortique, découpe au scalpel son quotidien, ses aventures et ses rencontres. Cependant il ne s'agit pas ici d'un simple journal de l'intime, elle joue de la focalisation et de la confrontation de corps disparates. Dans *Cahier de doléances*, sorte de diorama global, les chairs se mélangent sans hiérarchie et opèrent par mimétisme un dialogue contradictoire sur leurs conditions, que celles-ci soient animales ou humaines. La sensualité se trouve ailleurs, bien au-delà de nos habitudes. D'un côté il y a la beauté de cet ours polaire dont l'énergie brute est libérée ainsi en suspension, de l'autre, ce dos, marqué d'un H comme signe d'appropriation : en convulsion, contorsionné et engoncé. Même ses paysages opèrent par un renversé, l'énergie vitale y dialogue avec l'inertie. Ces photographies n'ont de cesse de nous faire basculer du mortifère sublimé à la présence flottante.

Il est alors souvent question de fuite, d'épuisement du désir, du regard. Ses déambulations sont nocturnes, elles suintent la solitude, notamment dans la série *Preuves Objectives 01 : Notes sur l'attraction*. Même lors de photographies faites lors de soirées « divertissantes », l'effervescence est d'abord celle de la sueur et de l'éclipse. La sensualité exta-

tique de ces corps paradant, pris en close-up, documentent des courbes, certes caressables mais au risque de s'y brûler.

Léa Habourdin croque cru cette nuit ; extirpant, parmi cette overdose de laideur et d'ombres habituelles, des moments précieux par leur aspect intuitif. Cet ordinaire, servit sous la focale de l'extrême promiscuité, devient alors une fresque épique à la Paolo Uccello. Cette parade, entre l'attraction du singulier et le rejet de l'ennui d'un éternel recommencement, s'opère ainsi ailleurs que dans la simple séduction érotique. Elle s'accomplit par la dérive et la violence envers ce temps suspendu. Cet immédiat poreux et cette inquiétude de la dérobade inéluctable fabriquent ainsi un documentaire hybride et fantasmatique.